

Septembre 2007 / n° 51

Editorial

Les archives d'architecte représentent un défi pour les conservateurs des collections publiques et les collectivités qui, comme la nôtre, ont pris en charge, au fil des années, des dossiers volumineux et des plans de toutes tailles à leur sortie des cabinets d'architectes.

Pourtant, l'intérêt historique plaide pour une conservation et une mise à disposition du public de ces archives dont les historiens de l'urbanisme et les urbanistes eux-mêmes font leur profit, sans parler des possibles recours des collectivités qui ont confié une construction à un homme de l'art mais n'ont pas gardé leur propre dossier.

Programmer une conservation raisonnée, donc sélective : c'est la tâche qui a incombé à M. Patrick Wintrebert, savant collaborateur de la direction des archives et conservateur des antiquités et objets d'art, connaisseur de l'art religieux mais aussi, comme Audomarois, parfaitement à l'aise dans la région d'élection de l'architecte Joseph Philippe. Il était le mieux placé pour, avec l'appui de la famille Philippe, réaliser un choix d'œuvres de la longue carrière de l'architecte pour les mettre en valeur dans une exposition.

Comme le thème national des Journées du patrimoine, en 2007, invite à mettre à l'honneur les métiers du patrimoine, l'évocation d'un architecte actif dans l'ancien et le moderne, la restauration et la reconstruction, n'est pas incongrue.

En outre, une telle exposition permet au Département d'exprimer de manière tangible sa reconnaissance à la famille donatrice. Je veux répéter ces remerciements : outre le don, la famille a consenti à ce que les documents soient triés, donc rendus exploitables, la masse étant maîtrisée. C'est une collaboration exemplaire qu'il faut saluer, qui abouti à mettre en valeur deux métiers du patrimoine, celui d'architecte et celui d'archiviste.

Dominique DUPILET

2	L'architecte
	Joseph Philippe

- Enfance et formation
- Le collaborateur de dom Bellot
- La reconstruction
- Le logement social
- Les grands chantiers 10
- 13 **Aspects** de l'architecture de Philippe
- Philippe et 14 l'architecture de son temps
- 15 Repères chronologiques
- Les archives 16
- Bibliographie 16

Président du Département

Un disciple de dom Paul Bellot

L'architecte (1902-2000)



Portrait de Joseph Philippe vers 1956 Studio Harcourt (archives de la famille Philippe)

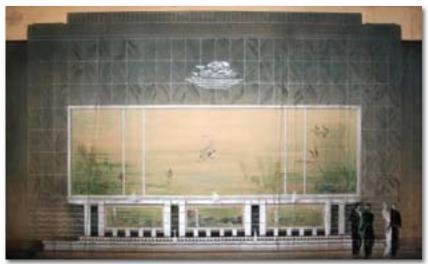
Les archives départementales du Pas-de-Calais ont reçu en don, en 2001, les papiers de Joseph Philippe (1902-2000). Cet architecte, qui fut actif à Saint-Omer de 1930 à 1986, laisse une production riche et variée qui retient l'attention à un double titre.

Philippe a été pendant près de dix ans le proche collaborateur d'une des figures les plus originales de l'architecture religieuse de l'entre-deuxguerres, le moine-bâtisseur dom Paul Bellot. Après la mort de ce dernier en 1944, il est considéré comme son héritier spirituel. Des communautés religieuses le chargent d'achever de grands chantiers, en France, notamment à Wisques, et au Canada. Cette filiation lui vaut également des commandes importantes.

Son œuvre intéresse aussi l'histoire du goût. Sa carrière se déroule pour l'essentiel au cours des Trente Glorieuses. Ces trois décennies constituent pour l'architecture une période d'expérimentation et de renouvellement sans précédent. Philippe affiche une grande réserve par rapport au mouvement qui conduit à la préfabrication et à la standardisation. Il demeure attaché à une conception traditionnelle de l'art de bâtir héritée de sa formation à l'Ecole des beaux-arts et marquée par l'influence exercée par dom Bellot.

ENFANCE ET FORMATION

Joseph, Auguste, Louis, Marie Philippe est né au château d'Esquermes à Lille, le 15 juin 1902, dans une famille appartenant à la grande bourgeoisie catholique. Son grand-père, Félix Dehau, est maire de Bouvines (1872-1928) et bienfaiteur de la commune. Son père, Henri, est avocat ; il reprendra ensuite une étude de notaire à Cysoing. Philippe hérite de ce milieu une foi profonde et authentique qui constitue un des éléments saillants de sa personnalité. Huit de ses douze frères et sœurs entreront dans les ordres. Il doit aussi à ses origines des relations avec les milieux industriels du Nord qui formeront une partie de sa clientèle. On citera en particulier Pierre Bonduelle, son cousin, un des propriétaires des conserveries alimentaires et maire de Renescure.



Etude de décor pour le hall d'un musée océanographique (?). Ecole nationale supérieure des beaux-arts, atelier Deglane. Rendu pour le concours d'émulation (85 J 17)

Le goût pour les arts naît dès la plus tendre enfance. Philippe s'adonne au dessin et à la peinture, notamment à l'aquarelle, technique qu'il pratiquera assidûment sa vie durant. Après des études au collège jésuite de Lille, le jeune homme, poussé par son père, tente à deux reprises, sans succès, d'entrer à l'Ecole centrale des arts et manufactures. Il peut dès lors se tourner vers l'architecture. En février 1924, il est reçu 4° au concours d'entrée à l'Ecole nationale supérieure des beaux-arts. Dans l'atelier d'Henri Deglane, un des bâtisseurs du Grand Palais à Paris, il reçoit un enseignement prônant une conception claire et logique de l'architecture, fondée sur le respect du programme et privilégiant la composition sur les aspects stylistiques. Avant même l'obtention du diplôme en octobre 1930, il intègre le cabinet du moine-architecte dom Bellot à Wisques pour une collaboration qui va durer dix ans et le marquer profondément tant sur le plan humain qu'esthétique.



Projet d'école maternelle : élévation des façades. Ecole nationale supérieure des beaux-arts, atelier Deglane (85 J 29)



Etude d'enseigne lumineuse pour le salon de l'auto. Ecole nationale supérieure des beaux-arts, atelier Deglane et Mathon, 1929 (85 J 12)¹

L'esthétique des années 30, dont participe ce dessin, a durablement marqué Philippe. La mairie de Saint-Martin-au-Laërt, qui est sa dernière construction importante, porte encore l'empreinte de ce modernisme assagi qui domine l'architecture française de l'entre-deuxguerres.

¹ Les cotes en 85 J renvoient aux documents du fonds Philippe des archives départementales.

La rencontre

Dom Paul Bellot est entre les deux guerres une des fortes personnalités et une figure atypique du mouvement de rénovation de l'architecture religieuse. Moine bénédictin, entré dans les ordres en 1902 après avoir obtenu le diplôme d'architecte, il bâtit des abbayes, des églises paroissiales et des écoles, aux Pays-Bas surtout, où s'est réfugiée la congrégation de Solesmes à laquelle il appartient, mais aussi en Angleterre et en Belgique. De retour en France en 1928, il s'installe à Wisques où il est chargé d'agrandir les locaux et de contribuer aux ressources du monastère par ses honoraires d'architecte. Par rapport à Auguste Perret qui se situe alors à l'avant-garde, dom Bellot représente un courant plus conventionnel. Mais il revisite la tradition avec un génie inventif qui n'appartient qu'à lui seul, créant ce qu'il appelle l'architecture « oeufgivale », symbolisée par l'arc en forme d'ellipse. Il développe par ailleurs une conception très personnelle de l'architecture en brique apparente, jouant sur les effets de polychromie et d'appareil, ajourant ou creusant la paroi pour créer une atmosphère propre à élever les pensées des fidèles.



Portrait de dom Paul Bellot vers 1937 (archives de la famille Philippe)

Philippe est entré en relation avec dom Bellot durant l'été 1926. Sur la recommandation de son oncle, le Père Pierre Dehau, il est invité au monastère d'Oosterhout, près de Breda, pour visiter avec le maître toutes les églises hollandaises de ce dernier. En 1929 le jeune étudiant des Beaux-Arts, qui maintient le contact, est sollicité par dom Bellot pour organiser son stand à l'Exposition de l'art et du mobilier religieux modernes au musée Galliera, participation qui vaut au moine-architecte les éloges de la presse et marque le début de sa réputation en France. Le 1^{er} mai 1930 Philippe est embauché à Wisques à la demande pressante de Bellot qui se trouve débordé par les commandes.

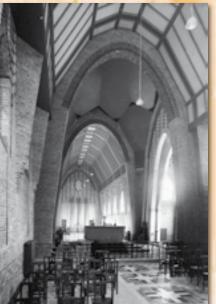
Une collaboration de neuf ans



Joseph Philippe (à droite) et Charles Parenty à l'atelier de Wisques (archives de la famille Philippe)

« Ce fut dans son atelier une collaboration très étroite de neuf ans avec cet artiste remarquable. Il me laissait une très grande liberté tout en parachevant ma formation. Professionnellement je lui dois beaucoup », dira plus tard Philippe à propos de cette période. De 1930 à 1934 l'activité de l'agence est intense. Bellot parvient à concrétiser pas moins de 10 projets intégralement ou en partie, parmi lesquels on relève le monastère de Wisques, celui des Tourelles à Montpellier (1930-1933), l'église Notre-Damede-la-Paix à Suresnes (1931-<mark>1934) dans</mark> le cadre des chantiers du Cardinal, l'église d'Audincourt près de Montbéliard, véritable manifeste des conceptions de l'architecte en matière d'église moderne en béton. Le rôle de Philippe est important. Sur la base de croquis du plan et de la coupe fournis par Bellot, il est chargé de l'étude, puis de dresser les plans. En 1933, un autre dessinateur vient l'épauler, Charles Parenty. A partir de 1933-1934, la commande se raréfiant en France suite à la crise économique, Bellot part faire des tournées de conférences au Canada, à la recherche de clients. Dès lors les responsabilités de Philippe s'accroissent. En l'absence du patron, il gère





les affaires du cabinet, s'occupant des chantiers de l'abbaye de Solesmes, de la construction du prieuré Sainte-Bathilde de Vanves et de l'église Saint-Joseph-des-Fins à Annecy. Il obtient même une commande pour une église à Annemasse, en Haute-Savoie.

Premiers travaux personnels

Parallèlement, Philippe reprend en 1936 le cabinet de Gustave Vandenbergue, architecte départemental adjoint et architecte ordinaire des Monuments historiques, plus connu aujourd'hui des Audomarois pour ses gravures sur bois de monuments et de sites pittoresques de la région. Il installe son agence à Saint-Omer, au n° 17, rue Carnot, face au musée Sandelin, qu'il conserva tout au long de sa carrière. On dénombre jusqu'à la guerre une dizaine de chantiers : des villas à Willems (Nord), Fleurbaix et aux environs de Saint-Omer, l'aménagement d'un orphelinat à Bouvines comprenant l'édification d'une chapelle dont le style témoigne de l'emprise de l'art du maître de Wisques sur son élève. Sur le plan privé, ajoutons pour cette période un événement important : son mariage le 10 février 1931 avec Gabrielle de Vareilles, dont le château familial est situé à Sommières-de-Clain, dans la Vienne. De ce foyer naîtront cinq enfants que le couple élèvera au château d'Ecou, à Tilques, où la famille s'installe en

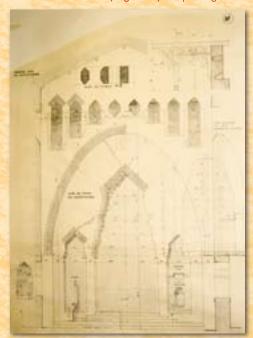
La poursuite des chantiers de dom Bellot

La guerre met fin à la collaboration Philippe avec Bellot. Le premier, mobilisé avec le grade de capitaine dès l'ouverture des hostilités, est fait prisonnier à la bataille de Retheuil (Aisne) le 11 juin 1940. Il ne sera libéré que le 17 avril 1945. Le second finit ses jours au Canada. Atteint d'un cancer, il meurt à Montréal le 5 juillet 1944. Considéré comme le disciple le plus proche du maître, Philippe se voit confier la responsabilité de contrôler l'achèvement de deux grands chantiers au Canada: l'oratoire Saint-Joseph à Montréal et le monastère Saint-Benoît-du-Lac, sur les bords du lac Memphrémagog. Il poursuit la construction de l'abbaye de Wisques.

Audincourt (Doubs), église de l'Immaculée Conception, 1928-1932 (archives de la famille Philippe)



Clorinda (Argentine). Projet d'église. Elévation du chevet (85 J 40)

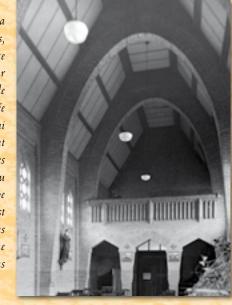


Ce projet, présenté pour le diplôme de l'Ecole nationale supérieure des beaux-arts, a été élaboré avec le concours de dom Bellot. Les éléments caractéristiques de l'art du maître sont présents, en particulier l'arc parabolique, dit aussi arc « en œuf » ou arc en chaînette. Bellot l'aurait emprunté à Gaudi pour sa force d'évocation, abandonnant très tôt l'arc ogival (ou brisé). Il qualifiait son architecture « d'oeufgivale » en raison de la forme de l'arc. Le tracé qui s'apparente plus à l'ellipse qu'à la parabole est réglé par un système de proportions basé sur le nombre d'or. Philippe y a eu recours dans ses premières constructions religieuses: Bouvines, chapelle de l'orphelinat ; Le Mans, chapelle des marianites.

Bouvines (Nord). Orphelinat Saint-Pierre. Nef de la chapelle (archives de la famille Philippe)

La tante de Philippe, Louise Debau, fonda l'orphelinat dans les bâtiments d'une ancienne ferme. Elle chargea son neveu de l'aménagement et de l'agrandissement des locaux ainsi que de la construction d'une chapelle. Bâtie de 1930 à 1932, celle-ci est la première réalisation importante de l'architecte.

Les plans, qui portent le sigle et la numérotation de l'atelier de Wisques, ont été visiblement conçus en étroite collaboration avec dom Bellot. L'intérieur de la chapelle offre une version épurée de l'architecture « oeufgivale », caractérisée par les grands arcs paraboliques qui scandent le volume de la nef et accentuent l'élancement vertical, les arcs mitrés des ouvertures et le traitement en plissé du garde-corps de la tribune. Le découpage polygonal des claustras des baies est directement inspiré de ceux contemporains du cloître de Wisques. Philippe se démarque de son modèle par une polychromie plus sobre des briques.





Montréal (Canada). Oratoire Saint-Joseph. Elévation intérieure (85 J 47)

Cette énorme église, érigée au sommet du Mont-Royal, domine la ville de Montréal. Commencée en 1915 par les architectes Viau et Venne, sa construction est poursuivie à partir de 1937 par dom Bellot qui bâtit le dôme. En 1948, les Pères de Sainte-Croix font appel à Philippe pour la réalisation du projet de décoration intérieure élaboré par le maître avant sa mort. L'architecte audomarois n'intervient que comme conseiller, « pour s'assurer que tout est conforme à la pensée de dom Bellot » (lettre du représentant du maître d'ouvrage, le Père Brassart, 5 septembre 1953). Philippe se rend sur place en avril-mai 1951 pour présenter le parti décoratif général mis au point par le sculpteur Henri Charlier. C'est finalement aux ateliers Labouret, de Paris, qu'est confiée cette tâche. A Charlier reviennent les statues des piliers du dôme et le mobilier.



Lac Memphrémagog (Canada). Abbaye Saint-Benoît-du-Lac. Vue de la tour de l'église et de l'auditorium en construction (archives de la famille Philippe)

L'abbaye Saint-Benoît-du-Lac, sur les bords du lac Memphrémagog (province du Québec), est la dernière œuvre de dom Bellot et le lieu de son inhumation. De son vivant, seules deux ailes furent construites en association avec deux moines-architectes: dom Félix Racicot et dom Claude-Marie Côté. Ce dernier fut chargé après la guerre de poursuivre le gigantesque chantier. Philippe apporta bénévolement son concours à la demande pressante de l'abbé pour superviser et redresser les plans du religieux qui ne satisfaisaient pas les moines. Philippe ne se rendit qu'une seule fois sur place, du 10 au 25 octobre 1959, pour procéder à l'étude de la future église abbatiale. Le père Côté fit pour sa part des séjours fréquents à l'agence de Saint-Omer, pour mettre au point les plans de l'église. Il mourut en 1986 sans voir le projet se réaliser. Seuls l'hôtellerie, l'auditorium et la tour de l'église furent construits en 1955-1956.



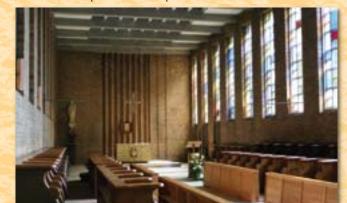
Wisques. Abbaye Saint-Paul. Le cloître et la chapelle (clichés de l'auteur, 2007)

Le prieuré Saint-Paul de Wisques est fondé en 1889 par des moines de Solesmes dans les locaux d'une vieille demeure féodale, bâtie au XV siècle pour les Sainte-Aldegonde. Contrainte à l'exil en 1901, la communauté s'érige en abbaye à Oosterhout aux Pays-Bas. De retour à Wisques en 1920, leur abbé, dom Augustin Savaton, fait venir dom Bellot avec notamment

la mission d'agrandir les locaux. Le projet consiste en quatre corps de bâtiment entourant une cour de plan carré, accolés à l'ancien bâtiment. Une seule aile est réalisée du vivant du grand bâtisseur. Achevée en 1931, elle comprend deux étages de cellules et au rez-de-chaussée le réfectoire, une galerie de cloître et l'amorce d'une deuxième.

Philippe succède après la guerre à dom Bellot comme architecte de l'abbaye. Il est d'abord chargé d'établir le devis estimatif des dégâts occasionnés par les troupes d'occupation, puis, en 1954, construit un campanile en brique, conçu pour être le clocher de la future abbatiale et destiné à abriter le vénérable bourdon fondu en 1470, provenant de l'ancienne abbaye Saint-Bertin. La même année il dessine les premières études pour la seconde aile bâtie en retour sur celle de dom Bellot. Le programme est moins important puisqu'il ne comprend qu'un étage de cellules et au rez-de-chaussée, jouxtant une galerie de cloître, la bibliothèque qui est aménagée pour servir de chapelle en attendant la construction des deux autres ailes. Les autels sont consacrés le 12 avril 1957. Philippe intervient de nouveau à Wisques en 1968, pour le réaménagement de la porterie, qui est dotée d'une belle salle d'exposition au rez-de-chaussée du donjon, et l'édification d'une hostellerie pouvant recevoir une vingtaine de personnes.

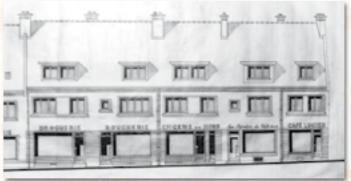
La nouvelle aile se modèle sur la précédente pour ce qui est des façades extérieures et de la galerie de cloître. La « bibliothèque-chapelle » s'inspire aussi du réfectoire, mais Philippe se montre beaucoup plus sobre dans les effets. La structure est simplifiée, le décor et la polychromie réduits, l'éclairage accentué. Ainsi retrouve-t-on le même plafond avec le système de poutres apparentes, mais sans les poteaux à facettes qui supportent les poutres et encadrent les baies. Le mur du fond est traité à la manière de dom Bellot, avec un motif en plissé qui valorise le chevet et que l'on retrouve dans beaucoup des églises construites ultérieurement par Philippe. Enfin, la polychromie vive chez Bellot se réduit ici à la couleur apportée par la vitrerie géométrique des baies. Ces différences illustrent la distance que le disciple prend par rapport au maître sur un chantier où tout pourtant aurait pu le conduire à l'imitation.



La Libération marque pour Philippe comme pour tous ses confrères un gros investissement dans la reconstruction, qui occupe une part importante de l'activité du cabinet jusqu'à la fin des années 1950. Il s'est préparé à cette tâche durant sa captivité. Les années passées dans un oflag de Poméranie ont été mises à profit pour diriger ce qu'il appelle « une véritable annexe de l'Ecole des beaux-arts », consacrée à la préparation de jeunes officiers au diplôme d'architecte. Avec ses élèves, il a pris part au concours d'études provinciales des architectes prisonniers de guerre lancé par le Commissariat à la reconstruction. Son projet de ferme en Flandre maritime, classé dans la section rurale, a obtenu une troisième prime de 10 000 F.

Saint-Omer et sa région ont été fortement touchées par les bombardements alliés visant les sites de VI et de V2. Philippe participe au relèvement des quelque 400 maisons de la ville détruites. Il se montre également actif aux environs - Arques, Blendecques, Renescure - et en milieu rural, rebâtissant des fermes et des bâtiments communaux à Ardres, Boisdinghem, Febvin-Palfart, Helfaut, Pihem et Wavrans-sur-l'Aa en particulier. La reconstruction marque aussi pour lui le début de travaux pour des établissements publics et privés de Saint-Omer, tels l'hôpital, la clinique Stérin et l'agence locale de la Banque de France, ainsi que pour des industriels qui contribueront à nourrir le carnet de commande tout au long de sa carrière : Michel Beirnaert, des cartonneries de Gondardennes à Wizernes, la famille Bonduelle, propriétaire des conserveries de Renescure, et Jacques et Yves Du<mark>rand de la cristallerie d</mark>'Arques.

L'habitat



Saint-Omer. Elévation des façades de l'îlot 5 de la rue d'Arras, 25 juin 1955 (85 J 200)

L'habitat urbain participe de l'esprit dominant de la reconstruction, marqué par le souci de donner une cohérence visuelle aux îlots rebâtis et la volonté de marier les exigences opposées de la modernité – rapidité, économie, salubrité et rationalité – et de la culture.

On y retrouve les caractéristiques de l'architecture traditionnelle: maçonnerie de brique parfois habillée d'un enduit en ciment, toit à deux pentes couvert d'ardoises ou plus volontiers de tuiles, lucarnes. S'y mêlent le vocabulaire et les techniques de l'architecture moderne ainsi que le recommandaient les ingénieurs et les techniciens du ministère de la reconstruction et de l'urbanisme: fenêtres en longueur pour améliorer l'éclairage des pièces, emploi du béton pour les corniches, linteaux et appuis des baies. La signature de Philippe réside dans le chambranle en brique à ressauts qui est la marque bellotienne qu'il imprime volontiers à cette production relativement uniforme.

Les églises

Les églises reconstruites par Philippe sont au nombre de trois : l'église de l'Immaculée Conception, bâtie dans le quartier du Nouveau-Monde à Hazebrouck, bénie le 8 décembre 1959 par le cardinal Liénart ; l'église d'Enguinegatte (à partir de 1957, études ; 1960-1962, réalisation) et l'église de Landrethun-le-Nord (à partir de 1954, études ; 1958-1961, réalisation). Elles font l'objet d'une longue gestation provoquée par les nombreux remaniements demandés tant par les membres de la commission d'art sacré que par les architectes conseil du ministère de la reconstruction, Paul Koch et André Le Donné, qui critiquent notamment le caractère trop peu innovant des projets.

En matière d'architecture religieuse, l'heure est à la modernité. La reconstruction donne lieu à une recherche de formes inédites qu'autorisent les nouvelles techniques constructives. Parmi les édifices les plus originaux du Pas-de-Calais, on citera l'église Notre-Dame de la Salette de Blériot-Plage (1959-1962), de l'architecte Jean Gondolo, constituée de voiles courbes en béton armé, et celle de Marck (église Saint-Martin, 1960-1964) que l'architecte Maurice Suaudeau a composé selon une double ellipse, l'ellipse centrale formant le vaisseau est couverte d'une voûte elle aussi bombée.

Philippe veut demeurer fidèle à « l'école de dom Bellot » ainsi qu'il l'écrit le 30 novembre 1957 au secrétaire de la commission d'art sacré, Mgr Jean Lestocquoy, qui voulait que le projet d'Enguinegatte tienne « compte davantage des réalisations modernes de l'art religieux »². Les trois églises reprennent le modèle traditionnel du plan basilical, mais débarrassé des espaces inutiles que sont le transept, le déambulatoire, les grands bas-côtés et les lieux de dévotion individuelle au profit d'une architecture conçue pour privilégier la célébration



Hazebrouck. Eglise Notre-Dame de Lourdes. Vue perspective, 22 novembre 1956 (85 J 117)

L'église de l'Immaculée Conception d'Hazebrouck (1952-1959), est des trois reconstruites par Philippe, la plus importante en taille et la plus aboutie. Elle reprend en grande partie les fondations du sanctuaire bâti en 1896 par l'architecte tourquennois, Louis Croin, totalement ruiné lors du bombardement du 24 juin 1944. Le plan, de type basilical, se distingue par la crypte à demi enterrée disposée sous le chœur pour répondre à un souhait du curé de posséder un espace pour des célébrations plus intimes.

L'intérieur, qui frappe par l'ampleur des volumes et une solennité un peu froide, témoigne de la sensibilité classique de Philippe. La nef est structurée par les hauts piliers de plan carré de grandes arcades qui supportent un entablement que l'architecte a ajouré un peu à la manière d'un triforium. Elle est couverte par une voûte en arc segmentaire, véritable prouesse technique puisque sur une portée de 15 mètres elle est en brique de 9 cm d'épaisseur, consolidée par une armature de béton. L'ensemble peut être rapproché d'œuvres influencées par l'architecture d'Auguste Perret, telle l'église de la Sainte-Trinité de Blois des architectes Paul Rouvière et Yves-Marie Froidevaux, consacrée en 1949.

Trois artistes ont collaboré à la décoration : Henri Charlier est l'auteur du grand Christ en croix qui orne le chevet ; Yves de Coëtlogon a sculpté les statues de saint Joseph et de la Vierge, ainsi que 15 bas-reliefs du porche représentant les mystères joyeux, douloureux et glorieux ; le verrier chartrain Gabriel Loire a réalisé les vitraux en dalle de verre de la crypte.



Vue de la nef et du chœur (cliché de l'auteur, 2007)

et la participation des fidèles. L'esthétique générale dérive du courant régionaliste qui conserve aux édifices religieux une silhouette familière et recourt à des matériaux traditionnels. Les réminiscences de l'architecture de dom Bellot sont multiples. Outre l'emploi de la brique, on retrouve des formules comme les contreforts intérieurs, les effets de plissé et le type du haut campanile presque aveugle. Mais par rapport aux effets expressionnistes recherchés par le maître de Wisques, Philippe montre beaucoup plus de retenue. Son goût pour les lignes épurées le rapproche de la veine classique issue d'Auguste Perret, toujours vivante dans les années d'après-guerre. Ce dépouillement poussé parfois jusqu'à l'ascèse n'est pas sans choquer, au point que Paul Koch va jusqu'à suggérer à Philippe dans une de se joindre la collaboration d'artistes pour mettre au point la modénature des façades de l'église d'Hazebrouck3.

³ 85 J 118, lettre du 11 août 1955.

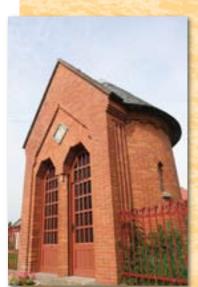
Les chapelles ex-voto

La reconstruction est l'occasion pour Philippe de donner libre cours à sa fantaisie créatrice dans une série de chapelles votives érigées par les habitants en 1947-1948, en reconnaissance de la protection dont ont bénéficié les villages. Au nombre d'une dizaine, ces oratoires présentent des plans et des matériaux variés. La chapelle Notre-Dame-de-la-Garde, à Zudausques, est un édicule en brique, en forme de rotonde. A Bouvelinghem, la chapelle Notre-Dame-de-la-Miséricorde présente la particularité d'être construite en parpaing et offre un plan très subtil puisqu'au sol les poteaux dessinent un polygone de sept côtés alors que la couverture est de plan octogonal. A Leulinghem, la chapelle Notre-Dame-de-la-Garde adopte une formule plus courante dans l'Avesnois et le Cambrésis que dans le Pas-de-Calais, celle du pilier circulaire percé d'une niche.





Zudausques. Chapelle Notre-Dame-de-la-Garde (cliché de l'auteur, 2004)



Coyecques. Chapelle Notre-Dame-de-la-Délivrance. Vues extérieure (cliché de l'auteur, 2007)

De toutes les chapelles ex-voto, celle de Coyecques est la plus élaborée et la plus bellotienne avec les jeux décoratifs procurés par la mise en œuvre de la brique (arcs en tas de charge, panneaux assisés en épi, effets de plissé, etc.) et la vive polychromie apportée par les alternances de briques rouges et noires, et les vitraux mauves, à décor chenillé. La scène figurée peinte sur des carreaux de céramique qui orne le chevet est due au frère André Bouton qui fonda à Wisques, après la Seconde Guerre mondiale, un atelier de céramique et de production d'images pieuses.

Le logement social...

La reconstruction ne constitue pas l'unique activité du cabinet au cours des années 1950. Une part non négligeable de l'emploi du temps est consacrée à la construction de logements sociaux.

La France connaît dans les années cinquante une très inquiétante aggravation de la crise du logement, liée aux destructions de la guerre et au baby-boom qui a suivi la Libération. Avant même que l'Etat ne prenne les mesures qui vont favoriser l'essor de la construction, des patrons locaux se mobilisent pour offrir à leurs ouvriers, puis au reste de la population un habitat décent. Le 27 janvier 1951, sous l'impulsion du propriétaire de la cristallerie d'Arques, Jacques Durand, associé aux papetiers de Blendecques et de Wizernes, Pierre Avot et Michel Beirnaert, est fondée la Société coopérative d'habitations à loyer modéré du Pas-de-Calais Ouest « Chacun chez soi ». Jusqu'en 1970, Joseph Philippe construit pour cette société près d'un millier de pavillons répartis dans une vingtaine de lotissements, localisés pour l'essentiel autour de Saint-Omer. Il s'occupe non seulement de la construction mais aussi de l'urbanisme et des travaux de viabilité. Les cités sont organisées selon le principe des row-houses : les maisons sont disposées en bandes constituant des ilôts et sont dotées de jardins individuels. Ces pavillons sont en général jumelés et adaptés aux moyens financiers réduits de la clientèle. L'allure est traditionnelle. Au rez-de-chaussée, se trouvent l'entrée, un cellier, la cuisine, la salle de séjour et une salle d'eau qui migrera par la suite à l'étage, sous les combles, où sont aménagées les chambres. En dépit du budget modeste, les matériaux sont de qualité : la brique pour les murs et les cloisons, la tuile en couverture ; les planchers sont en corps creux ; le béton est employé pour le radier, les corniches, les linteaux et appuis de fenêtres.

Projet-type de logement économique et social.

Maquette de maison F5 (85 J 63)

Ce projet de pavillons jumelés reprend les plans des

logements construits par Philippe à partir de 1951 pour la société « Chacun chez soi ». Il est l'un des six élaborés par l'architecte pour être soumis à la commission d'homologation du groupe d'études techniques de la construction au ministère de la reconstruction et de l'urbanisme. Dans sa séance du 25 mai 1954, celle-ci donna un avis défavorable aux projets, les uns en raison du dépassement du prix plafond, les autres pour le motif suivant: « La disposition des pièces du rez-dechaussée est peu acceptable. » On y remarque en effet, curieusement, la présence de la salle d'eau. Philippe déposa le 24 décembre suivant un projet remanié, tenant compte des observations, pour lequel il essuya un nouveau refus ; il obtint seulement « un avis favorable à son acceptation pour un

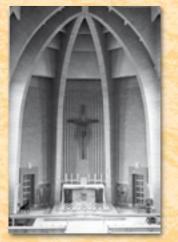


programme limité et déterminé ».

Longuenesse. Lotissement du Parc. Maison, rue de Tertre (cliché de l'auteur, 2004)

La production de Philippe au cours des Trente Glorieuses est multiforme. A l'exception de l'habitat collectif, elle touche à la plupart des domaines de la construction : immeubles administratifs, bâtiments scolaires, édifices sanitaires, usines, maisons et pavillons, etc. Cette période est jalonnée par des chantiers importants dont une sélection est présentée

ci-après.



Vues de la façade et du chœur de la chapelle (archives de la famille Philippe)



Elévation de la façade de la chapelle (85 J 97).





Le Mans (Sarthe) : le couvent des sœurs marianites de Sainte-Croix

Cette congrégation de religieuses hospitalières et enseignantes, implantée en France, au Canada et aux Etats-Unis, fut fondée par le Père Basile Moreau qui acheta en 1840 la propriété du Mans, au lieu-dit La Solitude du Sauveur, pour y installer la maison mère. En avril 1952, Claude-Marie Côté, moine et bâtisseur canadien avec lequel Philippe poursuit la construction de l'abbaye Saint-Benoîtdu-Lac, recommande l'architecte audomarois aux sœurs comme étant capable de construire « une chapelle <mark>dans l'esprit des œuvres de</mark> dom Paul Bellot ». Le programme comprend, <mark>outre la chapelle, un nov</mark>iciat qui doit s'adosser aux bâtiments existants. Le permis de construire est déposé le 18 mai 1953. La chapelle est consacrée le 20 juillet 1955, à la grande satisfaction des religieuses, qui sollicitent de nouveau l'architecte en 1959 pour bâtir dans la propriété <mark>une pe</mark>nsion de dames et une maison

de convalescentes (1960-1963).

La chapelle est la plus bellotienne des œuvres de Philippe. Le volume intérieur est rythmé par de grands arcs <mark>parabol</mark>iques qui se poursuivent dans le chœur, formule que l'on retrouve dans la chapelle du Saint-Sacrement du prieuré Sainte-Bathilde de Vanves, bâtie par le maître entre 1933 et 1936. Le plafond à gradins, dont les ressauts sont soulignés par des pannes disposées verticalement, participe de la même recherche expressionniste qu'affectionnait le maître. Le revêtement intérieur, particulièrement soigné, met en valeur les qualités ornementales de la brique et du jointoiement. A noter que la construction fait appel largement au béton, puisque toute la structure est dans ce matériau, ce qui est plutôt rare dans la production religieuse de l'architecte audomarois.

Bouvines (Nord) : le monastère des dominicaines

A la demande de sa tante, Louise Dehau, et de sa sœur, Cécile Philippe, prieure du couvent d'Etiolles, Philippe construit dans le parc de la propriété de sa famille maternelle un monastère. Le chantier s'ouvre le 19 juillet 1957. La chapelle est bénie le 4 février 1959.

L'édifice adopte un plan en U. Il intègre la maison des Dehau bâtie en 1868, dit « Le Château », qui forme l'aile ouest. La chapelle est à l'opposé. Les deux ailes sont reliées au nord par un long corps de bâtiment bâti sur trois niveaux, abritant au rez-dechaussée les lieux d'accueil, le réfectoire ainsi qu'une galerie de cloître, et aux étages les cellules et l'infirmerie. La chapelle est de plan rectangulaire.

Le chœur des moniales et l'espace des fidèles sont clairement séparés par deux massifs de maçonnerie dans lesquels sont judicieusement aménagés deux sacristies (massif gauche), un confessionnal, un escalier et une salle haute permettant aux malades d'assister aux offices (massif droit). L'intérieur est très austère, éclairé par des baies carrées et rectangulaires. Le parement est en brique plate, haute de 4 cm seulement au lieu des 6 habituels, offrant un effet de maillage vertical par l'opposition de la boutisse et du carreau. En façade, l'arc en mitre de la porte d'entrée est un hommage à dom Bellot. Le tympan ajouré est fermé par des meneaux enserrant une vitrerie géométrique très colorée.

Keur-Moussa (Sénégal) : le monastère du Cœur Immaculée de Marie

En 1961, l'abbaye bénédictine de Solesmes décide, pour répondre au souci de l'Eglise d'implanter la vie monastique dans le Tiers-Monde, de construire un monastère à Keur-Moussa, à 50 kms à l'est de Dakar. Le programme confié à Philippe stipule un couvent « pour une communauté de 25 moines et comprendra 7 ou 8 cellules d'hôtes [...] le tout modeste et simple mais beau ». Entre l'avant-projet établi le 4 décembre 1961 et le projet définitif remis en juillet 1962, des modifications substantielles sont introduites, dictées soit par des impératifs budgétaires, soit par les habitudes des constructeurs locaux. Ainsi le toit à deux pentes, couvert de tuiles mécaniques, prévuà l'origine, est remplacé par des terrasses en béton; le parpaing, matériau économique, est préféré à la pierre de Rufisque extraite localement. Ces changements ont modifié le style du projet, passant d'une formulation régionaliste à une esthétique beaucoup plus moderne. Les travaux dirigés par un moine, le Père Guilmard, s'achèvent à l'été 1963. L'inauguration se déroule le 23 juin 1963, en présence de Léopold Sédar Senghor, président de la République.

Le monastère adopte le plan classique bénédictin qui, depuis le VI^e siècle, articule les bâtiments autour du cloître. L'aile nord abrite le bloc de la porterie, les chambres des hôtes et la bibliothèque. A l'opposé, le corps de bâtiment renfermant les cellules se différencie par son étage qui comprend côté cour une galerie de circulation et en façade des loggias. Le réfectoire, les cuisines et la salle du chapitre sont regroupés dans l'aile est. La chapelle ferme la cour à l'ouest. Elle domine en hauteur l'ensemble et se caractérise par le toit en arc segmentaire qui couvre l'étage de fenêtres hautes bâti au-dessus du chœur des moines et des visiteurs. Un pylône surmonté d'une croix remplace un mur-clocher plus traditionnel dessiné au départ par l'architecte. L'intérieur du sanctuaire est scandé par des contreforts inclinés montant sur toute la hauteur, selon un procédé bellotien déjà utilisé à Enguinegatte. L'ensemble est éclairé par un réseau de claustras. Le chœur à chevet plat se distingue de la nef par son plafond surbaissé et une luminosité accrue apportée par les claustras latérales. La construction fait très largement appel au béton.

Le monastère de Saint-Jean-de-Braye (Loiret)

En avril 1960, les religieuses bénédictines Notre-Dame-du-Calvaire, qui ont regroupé leurs maisons de Vendôme et d'Orléans dans une grande propriété située à Saint-Jean-de-Braye, à 7 km d'Orléans, confient à Philippe la construction du monastère, sur la recommandation de dom Doyère, prieur de Wisques. La gestation est très longue puisque, entre les premiers plans datés du 8 juin 1960 et la signature du marché du gros œuvre, il s'écoule pas moins de quatre années. La réception provisoire des travaux du gros-œuvre a lieu le 19 décembre 1967.

La difficulté principale du projet résulte des moyens financiers très

limités des religieuses. Dans une lettre écrite au père Claude-Marie Côté le 5 mars 1966, Philippe écrit : « Mon gros travail de bénédictin est certainement actuellement le monastère des bénédictines du Calvaire à Saint-Jean-de-Braye. Maison très pauvre qui m'a fait chercher des solutions économiques. » La sobriété habituelle chez Philippe est ici poussée jusqu'au dénuement. On notera en particulier l'absence de couvrement dans la chapelle et le cloître où la charpente en béton est laissée apparente. Les toitures sont en plaques ondulées de fibro-ciment. Les maçonneries en brique creuse sont habillées extérieurement d'un enduit de ciment.











Elévation de la façade ouest, 26 mai 1966 (85 J 131).

Etude chromatique des verres de la claustra du pignon ouest, [1968] (ibidem)



Vues de la façade avant et après travaux (85 J 168)



L'institut agricole et horticole de Genech (Nord)

Philippe a travaillé pour des institutions scolaires privées. Il construit notamment un bâtiment d'internat au collège de la Malassise, à Longuenesse (1952-1955), et un internat à l'école ménagère de Pecquencourt (Nord), sur le site de l'ancienne abbaye d'Anchin (1968-1969). A l'institut agricole et horticole de Genech (Nord), fondé par son grand-père Félix Dehau en 1893, il réalise dans un premier temps

un immeuble de bureaux et de classes (1966-1967), puis un internat dans une aile bâtie en retour (1970-1971). L'architecte y met en œuvre les techniques contemporaines de préfabrication, faisant très largement appel au béton, pour l'ossature en particulier. Mais il demeure attaché aux références régionalistes que sont la brique et la couverture à deux versants, habillée d'ardoises ou de tuiles.

Longuenesse : l'église du quartier de la Valeur

L'église du quartier de la Valeur, bâtie en 1967-1968, est le dernier édifice cultuel dû à Philippe. Elle s'élève au cœur d'une cité résidentielle neuve, dont l'architecte est à la fois l'urbaniste et le bâtisseur d'une partie des maisons.

Cette réalisation marque tant dans sa conception que dans les matériaux employés une évolution par rapport aux précédentes. C'est un bâtiment modeste, presque discret, qui participe du courant antitriomphaliste de l'architecture sacrée de l'époque, tendance que le concile Vatican II officialise. Implanté sur la place, il ne se distingue guère des maisons qui l'entourent si ce n'est par la taille, son haut toit à double

pente et la croix fixée au pignon. De plan rectangulaire, il est en brique apparente et tuile vernissée noire. En façade, un porche couvert est surmonté d'une jolie verrière d'esprit bellotien. A l'intérieur le chevet offre l'effet de plissé auquel Philippe nous a accoutumés. L'innovation technique réside dans l'emploi du lamellécollé pour l'ossature de l'église. L'application à l'église d'une technique propre à la salle des sports, réalisée pour la première fois en France en 1959 par Jean Gondolo à l'église du Saint-Curé-d'Ars de Beaurains, est significative de la volonté de banaliser l'architecture sacrée.

Le château de la Morande à Roquetoire

Parmi les multiples facettes de l'activité de l'architecte figurent la restauration et l'aménagement de demeures historiques. On citera pour leur importance la restauration générale et les transformations intérieures du Petit-Château, à Wisques, pour l'industriel Michel Beirnaert (1966-1980) et la transformation en mairie du château de Philippe de Commynes à Renescure (1967-1980). L'opération la plus spectaculaire est celle du château de Roquetoire. Cette demeure bâtie à la fin du XVIIIe siècle avait été rehaussée d'un étage en 1837. Les travaux effectués en 1973 ont visé à restituer l'état initial en supprimant ce niveau sans pour autant démonter la toiture. Pendant la phase de démolition, la couverture a été supportée par douze vérins hydrauliques, qui ont ensuite permis de descendre le toit pour le poser sur l'ancien plancher du second étage. Cette réalisation, à laquelle se sont ajoutés de gros travaux de restauration et d'aménagements intérieurs, a reçu le Trophée des jeunes, décerné en 1976 par les Vieilles Maisons françaises.

La mairie de Saint-Martin-au-Laërt

En 1968, Philippe se voit confier la construction, sur ce qui est appelé à devenir le centre de Saint-Martin-au-Laërt, commune de la banlieue de Saint-Omer, d'un complexe comprenant une salle des fêtes, une mairie et un lotissement associant des commerces et des habitations, le tout précédé d'un parking. La mairie est inaugurée le 30 septembre 1980.

Ce chantier est le dernier d'importance conduit par Philippe. Le parti classicisant choisi pour les façades marque une sorte de retour nostalgique au style catégorique et autoritaire qui dominait l'architecture française au moment de ses années d'apprentissage et dont la vogue s'est prolongée jusque dans les années 60. C'est aussi un manifeste de ses tendances régionalistes. A une époque où la banalisation de la maison communale est de règle, l'édifice reprend des expressions reconnues des hôtels de ville du Nord, très en vogue dans les années 1930. La partie noble, concentrée au premier étage, privilégie la salle des fêtes qui ouvre sur la place par une énorme baie. Elle est précédée par un grand balcon qui rappelle les bretèches. Enfin au rez-de-chaussée, le portique qui court sur l'ensemble du complexe évoque bien évidemment Arras. Le traitement intérieur témoigne des talents de décorateur de l'architecte, en particulier le décor mural de la salle des fêtes qui associe de manière inédite un parement en plaque de bois d'Okumé et un revêtement en tissu de couleur bordeaux.



Vue d'ensemble (archives de la famille Philippe)

Aspects de l'architecture de Philippe

La brique

Utilisée au XIX^e siècle pour les constructions industrielles, mais aussi pour l'habitat ouvrier et paysan, la brique est devenue un matériau traditionnel auquel l'architecture régionaliste fait très largement appel. Elle occupe une place de choix dans la production de Philippe, tant pour la structure que pour le décor. Le béton est employé dans les maçonneries principalement pour les bâtiments administratifs, hospitaliers, scolaires et industriels. Ailleurs les murs porteurs sont souvent formés d'une double paroi de briques, liée par des crochets galvanisés, laissant un vide d'isolation. Le parement reçoit un traitement particulier inspiré du travail de dom Bellot.

Le moine-bâtisseur avait appris l'usage de la brique en Hollande, auprès des architectes Hendrick Petrus Berlage et Joseph Cuypers. Mais il en avait tiré un parti expressionniste très personnel, jouant en virtuose des effets de matière, de couleur et de relief, ce qui lui avait valu le surnom de « poète de la brique ». Philippe se montre beaucoup plus sobre. Il anime le mur, jouant sur le relief – ressauts, plissés –, sur la mise en œuvre – appareils en épi, en damier, en arêtes de poisson –, sur la texture et le chromatisme en associant différents types de

briques ou encore en opposant les deux faces que sont la boutisse et le carreau. Le rôle du joint est également primordial dans l'aspect général, selon qu'il est plus ou moins épais et creusé, ou encore selon que le mortier est coloré ou non.

Le nombre d'or

Philippe partage avec ses confrères de l'entre-deux-guerres l'obsession de l'harmonie formelle. Il est nourri des ouvrages de Matila Ghyka (1881-1965), en particulier *Le Nombre d'or* (1931, préfacé par Paul Valéry), véritable Bible des architectes et des peintres, dans lequel l'auteur traite le sujet en mathématicien. Les nombreuses études laissées par l'architecte témoignent de ces recherches pour donner à ses édifices, les intérieurs d'église en particulier, des proportions parfaites.

Dom Bellot que le sujet passionnait a transmis à son disciple le secret d'une méthode pour utiliser ce qu'il appelait son « mystérieux triangle ». Il s'était fait fabriquer pour cela une équerre aux angles inhabituels de 58° 17 et 3° 43, qui donnait la fameuse tangente valant :

$$\frac{\sqrt{5+1}}{2}$$



Hazebrouck (Nord), église Notre-Dame de Lourdes. Détail du porche (cliché de l'auteur, 2007)



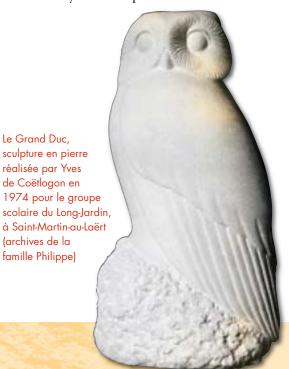
Ardres, église Sainte-Thérèse de Pont-d'Ardres. Etude pour la coupe à hauteur de l'arc triomphal, [1937] (85 J 73)



Coyecques, chapelle Notre-Damede-la-Délivrance. Détail du chevet (cliché de l'auteur, 2007)

Les arts plastiques

On ne peut parler à propos de l'œuvre de Philippe de synthèse des arts, mouvement dont Le Corbusier s'est fait l'ardent promoteur. Mais l'architecte a noué des rapports étroits avec certains artistes qu'il a fait travailler sur ses chantiers. Le plus proche est Yves de Coëtlogon (1913-1973), sculpteur établi au château de Cocove, à Recques-sur-Hem, spécialisé dans la sculpture animalière où il excelle, mais aussi auteur de monuments publics. Le chantier le plus important confié par Philippe est la décoration de l'église de l'Immaculée Conception d'Hazebrouck. Philippe a aussi entretenu une correspondance suivie avec un sculpteur de renom, proche de dom Bellot, Henri Charlier (1883-1975). Membre fondateur de l'Arche, converti au catholicisme en 1913 et vivant dans une communauté d'oblats, il est une figure marquante de la sculpture religieuse de l'entre-deux-guerres, ce qui lui a valu le surnom de «Denis de la sculpture» par référence au peintre Maurice Denis, initiateur de renouveau de l'art sacré. Ses contributions pour Philippe à Montréal (oratoire SaintJoseph), à Wisques et à Hazebrouck comptent parmi ses ultimes réalisations. Parmi les autres artistes ayant collaboré, citons les grands verriers Max Ingrand (1908-1969, église d'Enguinegatte) et Gabriel Loire (1904-?, Hazebrouck, église de l'Immaculée Conception; Le Mans, chapelle de la pension de dames) ainsi que le coloriste dom André Goosens (1910-1976, église d'Aulnoye-Aymeries) de l'abbaye de Wisques.



Philippe et l'architecture de son temps_

Philippe n'a guère laissé de témoignages sur ses conceptions de l'art de bâtir et sur ses positions par rapport à l'architecture contemporaine. Quelques lettres trouvées dans les dossiers liées à des chantiers et les interviews données à la fin de sa vie permettent de mieux comprendre ses choix esthétiques.

Le 30 novembre 1957, en réponse à un courrier du secrétaire de la commission d'art sacré du diocèse, Mgr Jean Lestocquoy, qui voudrait que le projet pour la reconstruction de l'église d'Enguinegatte tienne plus « compte des réalisations modernes de l'art religieux », — le clerc pense certainement à l'église Notre-Dame de Ronchamp du Corbusier —, Philippe revendique sa filiation artistique et le droit d'être lui-même : « On a justement critiqué les pastiches gothiques et romans. Il ne faudrait pas retomber dans une erreur semblable en copiant ou en imposant une forme d'art dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle n'a pas fait ses preuves. J'ai travaillé de 1930 à 1940 avec un moine que certains s'accordent à considérer comme un des premiers architectes religieux de son temps. Il est certain que mon mode d'expression a subi son influence. On peut l'aimer ou ne pas l'aimer. Le projet d'Enguinegatte se rattache

certainement à l'école de dom Bellot. Il a au moins le mérite d'être personnel et de n'être le pastiche d'aucune autre œuvre [...]. Je crois que vous comprendrez que refaire des études en m'inspirant de réalisations récentes d'école différente qu'il [sic] comprend plus ou moins bien, est difficile de demander à un artiste. »

Le fossé avec certains aspects de l'évolution de l'architecture s'élargit à la fin de sa vie. Interrogé en 1996 par Céline Vantorre, jeune étudiante de l'école d'architecture de Lille, sur ce qu'il pense des réalisations de son époque, il répond : « Pas beaucoup de bien. Je pense qu'il n'en restera pas grand-chose ; l'histoire décantera. Ce qu'on dira dans deux siècles sur ce qu'on fait aujourd'hui sera sûrement différent de ce qu'on en pense aujourd'hui ... ». Il regrette en particulier l'industrialisation de la construction qui laisse peu de place à la fantaisie et met en jeu l'activité créatrice du bâtisseur : «Avec le préfabriqué, ça devient du puzzle. La formation, la mienne est surtout artistique, pas technique. A l'école on composait [...]. Avant chaque étudiant faisait de la peinture, du dessin, de l'aquarelle, aujourd'hui ils [sic] ne savent plus dessiner. Maintenant c'est pure technique et informatique. »



Le Christ, d'allure très romane, est caractéristique des œuvres de Charlier qui accusent un certain archaïsme. Sculpté en bois selon la méthode de la taille directe, il est paré d'un pagne en érable blanc et d'une couronne en laiton découpé et doré. L'artiste s'explique dans une lettre adressée le 24 avril 1963 à l'architecte au sujet du mouvement donné au torse : « Pour lier le crucifix et l'autel, j'ai donné en outre un mouvement en avant du haut du corps [du Christ] qui le détachera du mur. Ce mouvement je l'accuserai probablement davantage encore que sur l'esquisse et en tout cas, en grandeur d'exécution, les mouvements frappent davantage. »



Maquette des vitraux en dalle de verre de la crypte de l'église de l'Immaculée Conception d'Hazebrouck, par Gabriel Loire, décembre 1958 (85 J 118)

Repères chronologiques

- 1902 15 juin, naissance à Lille (Nord).
- 1924 Reçu 4° au concours d'entrée à l'Ecole nationale supérieure des beaux-arts, il est admis dans l'atelier d'Henri Deglane.
- 1927-1928 Service militaire à Dieppe.
- 1930 I et mai, intègre l'agence de dom Paul Bellot à l'abbaye Saint-Paul de Wisques, pour une collaboration de près de dix ans ; octobre, diplômé de l'Ecole nationale supérieure des beaux-arts.
- 1931 10 février, mariage avec Gabrielle de Vareilles-Sommières, dont il aura 5 enfants.
- 1932 Premier chantier personnel important : la chapelle de l'orphelinat de Bouvines.
- 1936 S'associe avec l'architecte Gustave Vandenbergue et ouvre un cabinet, 17, rue Carnot, à Saint-Omer.
- 1939-1945 Mobilisé en septembre, avec le grade de capitaine d'infanterie de réserve. Fait prisonnier le 11 juin à la bataille de Retheuil (Aisne). Rapatrié d'Allemagne le 17 avril 1945, il participe à la reconstruction de Saint-Omer et des environs.
- 1950 6 juillet, mort de son fils Joseph, qui l'affecte profondément.
- 1951 27 janvier, assemblée générale constitutive de la Société coopérative d'H.L.M. du Pas-de-Calais *Chacun chez soi*, dont il est l'architecte. La famille s'installe au château d'Ecou, à Tilques.
- 1955 20 juillet, bénédiction de la chapelle de la maison générale des marianites du Mans (Sarthe).
- 1957 12 avril, consécration des autels de la chapelle de l'abbaye Saint-Paul de Wisques.
- 1959 Séjourne du 10 au 15 octobre au Canada, pour étudier la poursuite des travaux de construction de l'abbaye Saint-Benoît-du-Lac entamés par dom Bellot. Bénédiction le 8 décembre de l'église Notre-Dame de Lourdes à Hazebrouck (Nord), la plus importante des trois églises reconstruites par l'architecte.
- 1962 Voyages au Sénégal pour suivre le chantier de l'abbaye bénédictine de Keur-Moussa.
- 1964 Perd successivement sa fille Anne (2 mars) et son épouse (6 avril).
- 1967 Le 11 décembre, réception provisoire des travaux de construction du monastère des bénédictines de Saint-Jean-de-Braye (Loiret).
- 1968 Début de la construction d'une maternité à l'hôpital de Saint-Omer. Achèvement des travaux d'édification de l'église de la Valeur, à Longuenesse.
- 1971 20 mai, inauguration des nouvelles constructions de l'institut agricole de Genech.
- 1980 30 novembre, inauguration de la mairie de Saint-Martin-au-
- 1986 Fermeture de l'agence ; transfert des archives au château d'Ecou, à Tilques.
- 1996 19 octobre, remise de la cravate et de la croix de commandeur de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand pour une vie au service de l'Eglise.
- 2000 Meurt le 7 octobre à son domicile, au château d'Ecou, à Tilques.

Tilques. Château d'Ecou (cliché de l'auteur)

C'est dans ce cadre enchanteur, situé au milieu des anciens marais de Saint-Omer, que Philippe a vécu à partir de 1951. Le château ne conserve de l'époque médiévale que les fondations. Le pavillon d'entrée et les bâtiments adjacents remontent au XVII siècle. Ils ont été rhabillés à la mode néogothique à la fin du XIX siècle, en même temps que l'on construisait le corps de logis. Saccagé par les Allemands au cours de la dernière guerre, il a été restauré par l'architecte qui s'est efforcé de gommer les éléments hétéroclites.



Pose de la première pierre du monastère de Saint-Jean-de-Braye, 1964 (Philippe est au fond, à gauche)



Remise de la croix de commandeur de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand, 19 octobre 1996

Adresse:

LES ARCHIVES ____

Le fonds d'archives donné par les descendants de Joseph Philippe en 2001 a été classé et répertorié en 2004-2006 et est coté 85 J 1-228. Il se composait au moment du versement de 63 mètres linéaires de dossiers et de 1,5 m³ de plans à plat et en rouleaux. Un tri raisonné a été effectué, fondé sur une connaissance de la production de l'architecte acquise par l'examen des archives et des visites sur le terrain. Il a été décidé de conserver l'intégralité des dossiers relatifs au domaine religieux qui constitue le champ de prédilection de l'architecte et porte l'empreinte des relations privilégiées que celui-ci a entretenues avec dom Paul Bellot. En matière de reconstruction, d'habitat privé et de constructions publiques, une sélection typologique a été opérée; toutes les réalisations exceptionnelles sont gardées, tel le bel ensemble formé par la mairie, la salle de spectacles et le centre commercial de la place Cotillon-Belin, à Saint-Martin-au-Laërt. En ce qui concerne le logement social, les études de maison-type et deux dossiers de lotissements (un par décennie) ont été préservés. Enfin les liasses relatives à des travaux de restauration et d'aménagement d'édifices protégés parmi les Monuments historiques sont conservées. En annexe de l'inventaire, figure une liste des dossiers supprimés, fournissant des renseignements sur les chantiers. En complément, des documents conservés par la famille ont été microfilmés, sans parler de ceux qui ont été prêtés à l'occasion de l'exposition.

Que la famille de Joseph Philippe veuille bien accepter nos remerciements pour la collaboration active qu'elle a bien voulu entretenir tout au long de ce travail de classement et de mise en valeur.

P. WINTREBERT

BIBLIOGRAPHIE ____

- Michel CABAL, « Les chapelles de la reconstruction », Chapelles, n° 119 (déc. 2000)
- Michel Cabal, « Joseph Philippe, l'architecte du couvent de Bouvines », *Pays de Pévèle*, n° 56 (2004), p. 19-21
- Maurice CULOT, Martin MEADE, Dom Bellot, moine-architecte (1876-1944), Paris, 1996 (notamment p. 61, 62, 66, 70, 71, 73, 74, 187, 237, 258, 259, 261)
- Céline Fremaux, Eglises contemporaines du Pas-de-Calais, mémoire de D.E.A., université de Lille 3, 1999 (notamment t. I, p. 33-34, 71, et t. II, notices Enguinegatte, Landrethun-le-Nord et Longuenesse)
- Aïda TELLIER, « Un monument du XX^e siècle. L'église Notre-Dame de Lourdes d'Hazebrouck », Annales du Comité flamand de France, 60 (2002), p. 151-162



Histoire & Mémoire - Bulletin d'information trimestriel édité par les Archives départementales du Pas-de-Calais : 1, rue du 19 Mars 1962 - 62000 DAINVILLE - Tél. : 03 21 71 10 90 Directeur de la publication : Dominique DUPILET - Rédacteur en chef : Jean-Eric IUNG - Coordination : Lydia HUGUET Iconographie : Archives départementales du Pas-de-Calais sauf mention particulière - Conception : Direction de la Communication - Imprimerie : Chartrez, St Nicolas lez Arras Tirage : 3000 exemplaires - ISSN 1254.1184 - Dépôt légal : 3º trimestre 2007 - © Les Archives départementales du Pas-de-Calais - 2007

Prix : 2€ à l'unité ou 6€ (frais de port compris) pour 4 numéros Nom: Prénom:

Profession: